

## Article

---

« Pour une épistémanalyse des études génétiques »

Michel Espagne

*Études françaises*, vol. 28, n° 1, 1992, p. 29-48.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035866ar>

DOI: 10.7202/035866ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# Pour une épistémanalyse des études génétiques

MICHEL ESPAGNE

Les études littéraires françaises et plus généralement les sciences humaines ne s'étaient plus au cours des dernières décennies intéressées aux recherches sur les processus de production des textes, les avaient soit franchement négligées, soit reléguées dans l'espace obscur de l'érudition. Là, elles étaient confusément associées aux enquêtes d'un Lanson, à la vogue des fichiers et des savoirs cumulatifs, au goût des laboratoires d'études littéraires propre au XIX<sup>e</sup> siècle finissant, bref, à une époque très antérieure à la révolution copernicienne du structuralisme, et proprement incompréhensible. La renaissance qui s'opère depuis une dizaine d'années a elle-même tant de peine à assumer sa filiation que les possibilités d'avancée théorique s'en trouvent compromises. Car si une discipline ne peut s'épuiser à sonder sa propre histoire, elle en reste tributaire et ne saurait se construire autour d'un impensé culturel. L'exploration de cet impensé apparaît en revanche comme une condition nécessaire à la clarification des objectifs et des méthodes.

## CRITIQUE GÉNÉTIQUE OU PHILOGOLOGIE ?

Si un texte s'interprète, un corpus de manuscrits s'analyse et cette différence confère d'emblée au travail sur les

manuscrits une plus grande scientificité. Pourtant, force est bien vite de constater quelle charge fantasmagique s'investit dans l'autographe. Support unique et donc particulièrement précieux, il promet des secrets et suscite un tel désir d'appropriation qu'il est presque devenu, depuis la littérature romantique allemande, un lieu commun littéraire. Les romans de Jean Paul sont censés se composer de feuilles dispersées et patiemment sauvées d'une destruction probable par un patient rhapsode. Le manuscrit trouvé, il faudrait dire plus exactement dérobé, à Saragosse par un officier français de l'armée napoléonienne révèle tout à la fois les secrets fantastiques de la vieille Castille et réussit à souder entre eux des fragments de narrations qui ne pourraient se soumettre à l'unité d'un livre. Comme pour transposer la fiction dans la réalité, le manuscrit de Jean Potocki a subi un destin presque aussi aventureux que celui du manuscrit trouvé à Saragosse<sup>1</sup>. Le désir irrésistible du manuscrit de la bible de Wulfila, conservée à l'Université d'Uppsala, devient plus récemment, sous la plume du romancier suédois contemporain Göran Tunström, le sujet d'un roman philologique qui met en scène l'attente d'une initiation à une réalité ésotérique grâce à la prise en compte de l'écrit dans sa réalité physique et donc unique<sup>2</sup>.

L'interrogation d'un manuscrit n'est pas seulement une expérience de laboratoire, elle touche au domaine du corps, elle envisage l'écriture comme le signe d'une corporéité située bien au-delà des genres ou des schèmes de communication stéréotypés, et elle oblige à remettre en question les présupposés de l'interprète.

Est-ce à dire que le rapport fantasmagique au manuscrit qui sous-tend bien des écrits fictionnels s'opposerait à une rigueur scientifique de l'approche philologique? Il n'en est rien. Une figure a toujours prétendu garantir avec une particulière fiabilité et depuis maintenant cent soixante ans l'objectivité scientifique dans le classement et l'étude des manuscrits, celle du stemma. Apparue pour la première fois dans l'édition des *Verrines* de Cicéron réalisée en 1831 par le philologue berlinois Carl Gottlieb Zumpt, élève de Friedrich August Wolf qui remit si vigoureusement en question l'unité du texte d'Homère, elle schématise le degré de parenté des manuscrits, en dresse l'arbre généalogique. La tradition de

1. Voir en particulier l'édition procurée par René Radrizzani (Paris, José Corti, 1989) et la postface de Roger Caillois à l'édition allemande (Frankfurt am Main, Insel-Verlag, 1975).

2. Göran Tunström, *le Voleur de Bible*, Paris, Actes sud/Unesco, 1988, pp. 325-327.

l'histoire philologique tend à associer ce schéma bizarre au travail de Karl Lachmann dont l'ambition, on le sait, était de réaliser mécaniquement une « *recensio sine interpretatione* », une classification indépendante de tout présupposé herméneutique, fondée sur des critères strictement codifiés, au premier rang desquels la répétition des erreurs. La mise en évidence des dettes de Lachmann<sup>3</sup> a en fait montré que la philologie mécaniste, distinguant soigneusement l'établissement du texte et la chronologie de ses strates de l'interprétation d'un processus de genèse, est une fiction rétrospective<sup>4</sup>. La dimension herméneutique du stemma, sorte d'arbre de Jessé, de représentation graphique d'un inconscient, de projection du romantisme indo-européen des origines, se reconnaît notamment à son caractère presque perpétuellement binaire, relevé non sans une certaine ironie par Joseph Bédier à propos du *Lai de l'ombre*<sup>5</sup>.

La méthode d'interprétation des manuscrits modernes visant au classement puis à l'exégèse des brouillons, qui s'est répandue en France depuis la fin des années soixante-dix, a été bien souvent pratiquée par des chercheurs impliqués dans des entreprises d'édition semi-critique, pourtant cette méthode se voulut dans un premier temps en rupture radicale avec la philologie. Elle utilisait des matériaux, les brouillons d'auteurs, qui ne pouvaient être assimilés aux manuscrits d'auteurs antiques ou médiévaux. En outre, sa finalité n'était pas l'édition, mais la critique au sens français du terme, c'est-à-dire l'exégèse, l'explication du texte. En fait, la philologie éditoriale avait montré depuis les années cinquante (l'édition de Hölderlin par Friedrich Beißner est à cet égard un repère essentiel) que les catégories épistémologiques permettant de classer des manuscrits d'auteurs, à commencer par le schématisation du stemma, ne pouvaient qu'être empruntées à la philologie antique ou médiévale. Il suffisait, mais ce n'était au fond qu'un glissement, de transposer la notion d'histoire textuelle

3. Sebastiano Timpanaro, *Die Entstehung der Lachmannschen Methode 2. erweiterte und überarbeitete Auflage*, Hamburg, Buske, 1971. Traduction allemande de l'ouvrage italien *la Genesi del metodo del Lachmann*, Firenze, Le Monnier, 1963.

4. La plus récente remise en cause de Lachmann est due à Bernard Cerquiglini, *Éloge de la variante*, Paris, Seuil, 1989.

5. Joseph Bédier, « La tradition manuscrite du *Lai de l'ombre*. Réflexions sur l'art d'éditer les anciens textes », *Romania*, LIV, 1928, pp. 321-356. Joseph Bédier justifie sa rupture par rapport à la tradition philologique en fustigeant l'omniprésence peu vraisemblable du stemma à deux branches. Dom Quentin (*ibid.*) a fait la démonstration de la possibilité de décrire précisément la transmission textuelle du *Lai de l'ombre* par un stemma à trois branches.

du macrocosme d'une culture au microcosme d'une vie singulière, voire d'un projet d'écriture particulier<sup>6</sup>. En outre, l'idée selon laquelle l'interprétation de l'histoire textuelle est un moment fondamental sinon autonome du classement des variantes, déjà présente à l'époque de Lachmann, est devenue depuis longtemps un topos des discussions philologiques. La génétique a eu l'effet d'une maïeutique ou d'une anamnèse parfois douloureuse, mais le plus souvent féconde, ramenant en deçà du fleuve de l'oubli les éléments d'une tradition enfouie. De Claude Fauriel à Gustave Lanson, de Victor Cousin à Louis Havet, de Volney à Gaston Paris et Paul Meyer, il devait apparaître que nombre d'instruments épistémologiques de la critique génétique étaient disponibles en France même depuis plus d'un siècle, pour ne pas parler des recherches étrangères, notamment allemandes et italiennes. Partie pour être une ambitieuse archéologie du texte, la critique génétique fait de plus en plus l'expérience que celle-ci ne va pas sans une archéologie du savoir, une relativisation à la fois historique et culturelle de ses présupposés herméneutiques qui pourrait à terme lui restituer une place dans le cadre très vaste de la réflexion philologique.

L'opiniâtreté avec laquelle la critique génétique a sinon complètement nié, du moins minimisé, sa parenté avec des modèles philologiques littéralement refoulés, pose pourtant un problème fondamental, absent dans les discussions allemandes, italiennes ou anglo-saxonnes sur les études littéraires. C'est une sorte d'analyse de l'inconscient d'une discipline qu'il conviendrait de mener, en opérant un glissement de la textanalyse à une épistémanalyse. Si la critique génétique permet, au terme d'un douloureux parcours, de renouer avec des recherches oubliées, voire occultées, comment peut-elle contribuer à les rénover, quels nouveaux objets a-t-elle à leur assigner? Les blocages qu'elle rencontre dans la recherche de ses fondements épistémologiques ne peuvent-ils revêtir la fonction positive de signes des tâches à accomplir?

6. La présentation synoptique des variantes de genèse de textes modernes semble avoir été systématisée en Allemagne pour la première fois à partir de textes de Christoph Martin Wieland. Cf. Friedrich Beißner: *Neue Wieland-Handschriften. Aufgefunden und mitgeteilt*, Berlin, 1937 et Siegfried Scheibe (édit.), *Vom Umgang mit Editionen*, Berlin, Akademie-Verlag, 1988, p. 116 ss.

## LA CONTRADICTION DE LA GENÈSE ET DE LA STRUCTURE

La critique génétique rencontre une contradiction classique dans le domaine des sciences humaines en France, celle qui oppose la genèse et la structure, la perception causaliste, constructiviste, en un mot diachronique, d'un phénomène et sa perception synchronique ou structurale. Le souci d'étudier les brouillons de l'auteur s'explique notamment par le désir de mettre en évidence un système d'oppositions, une constellation sémantique différents de ce qu'offre le texte final, en même temps la méthode employée implique précisément la mise en évidence de séries contingentes dont le principe d'ordre est la succession dans le temps et qui transforment les chaînes chronologiques en un passage progressif de l'indétermination à la détermination<sup>7</sup>. Le refus de privilégier l'un des termes de la contradiction détourne la critique génétique de sa filiation philologique, la conduit à creuser l'opposition de l'histoire et du système.

Autant que d'une contradiction entre devenir et structure, on pourrait en fait parler d'une polarité qui se retrouve jusque dans la typologie des figures du discours. Patrick Tort observe dans l'histoire des systèmes classificatoires une alternance de ces deux schèmes de pensée qu'illustrent respectivement les figures rhétoriques de la métaphore et de la métonymie. À la figure de la métaphore, qui sous-tend les classifications horizontales, répond la figure de la métonymie impliquant une émergence et une genèse. La métonymie prépare sourdement le basculement des ordres acquis. Elle est à l'œuvre chez Linné et chez Buffon. Elle menace les fixations scolastiques, empêche les classifications d'être jamais des fins de l'histoire, des données intangibles. En fait, les schèmes métaphorique fixiste et métonymique génétique ne cessent de converger<sup>8</sup>.

7. Voir Maurice de Gandillac, Lucien Goldmann, Jean Piaget, *Entretiens sur les notions de genèse et de structure*, Paris-La Haye, Mouton, 1965.

8. Patrick Tort, *la Raison classificatoire*, Paris, Aubier, 1989. De Patrick Tort, voir aussi l'édition de William Warburton, *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, Paris, Aubier, 1977, et *la Constellation de Thot*, Paris, Aubier, 1981. Bien qu'on sache que tout travail d'écriture repose sur une classification préalable d'éléments préexistants du discours et donc sur une rationalisation préalable, on ne peut que regretter le peu d'écho rencontré par les réflexions sur l'histoire des principes de classification dans les discussions consacrées à l'écriture. À cet égard, l'ouvrage de Béatrice Didier et Jacques Neefs (édit.), *Penser, Classer, Écrire*, Saint-Denis, PUV, 1990, constitue une intéressante tentative.

Une étape décisive dans cette convergence des contraires dont hérite la critique génétique fut celle de la pensée des Idéologues sur le langage et l'écriture. Les sensations, qui correspondent immédiatement à des idées claires et simples, sont bien le point de départ de tout système de connaissance<sup>9</sup>. Mais elles doivent faire l'objet d'une construction de l'esprit pour devenir des idées complexes, et si le résultat de la construction apparaît défectueux, insatisfaisant, Condillac prône une reconstruction qui ne laisserait figurer dans le nouvel échafaudage que des idées parfaitement claires et précises<sup>10</sup>. La génération des idées correspond à la génération de signes linguistiques et même de signes graphiques qui les sous-tendent. Quant à l'écriture proprement dite, que Condillac analyse à partir de l'*Essai sur les hiéroglyphes*<sup>11</sup> de Warburton, elle s'est développée dans une métonymie progressive à partir de dessins simplifiés. Mais les origines hiéroglyphiques de l'écriture se retrouvent dans les images qui jalonnent les textes, et sont particulièrement redondantes dans les œuvres littéraires de peuples proches des hiéroglyphes, par exemple chez les Chinois. Des impressions sensibles à la liaison des idées complexes devenues texte, en passant par la détermination des signes linguistiques, Condillac a énuméré les étapes de la génération des connaissances.

Volney a explicité les applications philologiques de la pensée linguistique de Condillac. Les *Ruines* en effet ne sont pas seulement des pierres, ce sont aussi des signes linguistiques déposés dans des textes. L'observation et l'analyse génétique de l'histoire est en dernier ressort une analyse philologique et linguistique.

Volney semble s'être spontanément intéressé à la philologie. Alors que son premier travail est une chronologie d'Hérodote, il tente, avant même son célèbre voyage en

9. Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Paris, Galilée, 1973, p. 112. Dans son essai introductif, Jacques Derrida a fort bien mis en lumière la portée de ce texte pour une réflexion sur l'écriture et le langage. Sur une histoire de la linguistique en France dans son incidence sur les représentations de la genèse, on consultera notamment André Joly et Jean Stefanini (édit.), *la Grammaire générale des Modistes aux Idéologues*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1977 et Hans Aarsleff, *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982.

10. *Ibid.*, p. 275.

11. Voir William Warburton, *Essai sur les Hiéroglyphes des Égyptiens. Où l'on voit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Égypte et l'origine du culte des animaux*, Paris, Aubier Flammarion, 1977.

Orient<sup>12</sup>, d'apprendre l'hébreu pour comparer le texte original de la Bible aux traductions existantes et en dénoncer les supercheries. Notant dans les *Ruines* que l'état d'isolement et de fractionnement dans lequel vivaient les peuples antiques était favorable à l'obscurantisme, il l'attribue à la pluralité des langues et à leur imperfection<sup>13</sup>. Le despotisme qui règne en Chine est dû à une langue et surtout à une écriture mal construites. L'esprit humain ne peut pas se déployer dans une écriture qui n'a pas atteint le stade de l'alphabet: «on ne changera la Chine qu'en changeant sa langue<sup>14</sup>».

L'analyse génétique des ruines à la recherche d'une rationalité transparente, l'historisation des textes en vue de la compréhension des lois de la raison au-delà des contingences de l'histoire peuvent prendre en fin de compte la forme d'une analyse étymologique, comme celle du nom de Dieu à laquelle se livre Volney dans une note<sup>15</sup>. Les ruines étant toutefois les stratifications historiques du langage et des textes, leur exploration diachronique, la partie étymologique de la philologie devient une discipline historique par excellence. Volney ira jusqu'à écrire: «Je sais que l'on a beaucoup décrit cette recherche des étymologies; mais si, comme il est vrai, les mots sont les signes représentatifs des idées, la généalogie des uns devient celle des autres, et un bon dictionnaire étymologique serait la plus parfaite histoire de l'entendement humain<sup>16</sup>».

La traversée philologique des ruines sous la conduite éclairée d'un génie est un mal, puisqu'elle implique la fréquentation de domaines où s'exposent les errances et les échecs de l'entendement humain, mais un mal nécessaire, puisqu'elle seule permet de le restaurer dans sa plénitude, de corriger la perturbation des symbolismes. Les ruines, fragments oubliés de langues disparues, lambeaux de textes à comparer à d'autres lambeaux de textes, sont la légitimation paradoxale d'une table rase théorique.

La superposition de la dimension historique et de la systématisme du langage, des procédures d'émergence du

12. Pour tout le contexte de l'œuvre de Volney, on doit renvoyer au travail fondamental de Jean Gaulmier, *L'Idéologue Volney 1757-1820*, Beyrouth, 1951. Sur le parti à tirer de Volney dans une étude de l'écriture, voir Michel Espagne, «*Les Ruines, Contribution à une étude des mythologies de l'écriture*», dans *Mythologies de l'écriture*, Jean Bessière (édit.), Paris, PUF, 1992 (à paraître).

13. C.F. Volney, *Les Ruines. Méditations sur les révolutions des empires*. Paris, Lebigre, 1833. Rééd. les Éditions d'aujourd'hui, 1976, p. 132.

14. *Ibid.*, p. 300, note 14.

15. *Ibid.*, p. 336, note 70.

16. *Ibid.*, p. 333, note 67.



texte et de sa structure restent l'objet d'une nostalgie toujours présente. L'histoire de l'écriture, mais aussi des principes d'analyse de l'écriture pourrait n'être qu'une longue alternance des principes de classification entre lesquels la génétique, suivant un paradigme ancien des sciences humaines en France, cherche à éviter un choix.

## LA CONTRADICTION DE L'ESTHÉTIQUE ET DE L'HISTOIRE

L'étude génétique d'un texte suppose le classement préliminaire des manuscrits, leur chronologisation, éventuellement leur transcription diplomatique, la collation des variantes. Certes, on sait depuis fort longtemps que cette phase de classification, surtout lorsqu'elle est accompagnée d'édition, n'est jamais exempte de présupposés herméneutiques parfaitement subjectifs. Elle revendique néanmoins un certain degré d'objectivité historique qui se transmet au récit ultérieur sur les conditions dans lesquelles s'est opérée la genèse. Le discours sur la genèse d'un texte, dans la mesure où il décrit un processus, est un récit historique et il obéit à toutes les lois du genre. On peut même dire que la science historiographique, telle qu'elle se développe depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, prend sa source dans la philologie, comme critique des textes et de leur transmission, classement et collation des manuscrits.

En même temps, et plus particulièrement dans le cadre des études littéraires françaises, l'analyse des manuscrits se veut un enrichissement de l'appréciation esthétique. L'historiographie et l'axiologie s'interpénètrent. On ne se contentera pas de montrer la succession des étapes qui conduisent des premiers projets à une œuvre sanctionnée par la réception, mais on tentera de montrer comment l'idée d'œuvre, avec tout ce qu'elle implique de perfection formelle, s'inscrit dans les brouillons. La qualité d'un texte ne résulte-t-elle pas aussi d'un travail, d'une alternance d'ajouts et de suppressions, dans laquelle se préfigure l'originalité du roman ou du poème achevé? Les signes s'éclairent grâce aux traces d'un état antérieur et l'attachement que l'on a toujours éprouvé pour un texte — car qui irait s'intéresser à la genèse de textes secondaires, oubliés par l'histoire littéraire? — se voit légitimé par le nécessaire élargissement du réseau sémantique. En outre, un effet de contamination comparable à celui qui affecte le style de Winckelmann contemplant la beauté antique touche également le style du généticien. L'analyse génétique se concevant comme un discours non seulement sur

l'histoire, mais encore sur la beauté d'une œuvre *in statu nascendi* tend à être emportée par son modèle, à participer d'une certaine façon à la singularité esthétique de l'objet décrit et met en œuvre la catégorie du goût, qui, sans être expressément revendiquée, continue d'occuper une place centrale dans le discours sur la littérature.

Or, la tentative de mettre en évidence la fonction ou la qualité esthétique d'un objet à partir de l'analyse de sa structure interne, de son émergence, ne va pas sans poser de nombreux problèmes. Qui niera en ce siècle que la fonction esthétique d'un objet est largement extérieure à sa structure propre et résulte exclusivement du contexte dans lequel l'objet est inséré, du système de valeurs qui le prend en charge dans l'instant? Une amphore présentée dans un musée n'a certainement pas la même fonction esthétique que le même objet dans l'entrepôt d'un marchand grec. Ce n'est certainement pas en rendant compte des procédés techniques par lesquels Brancusi a fabriqué ses figures qu'on rendra compte de leur fonction esthétique. L'idée selon laquelle la qualité esthétique pourrait être le résultat direct d'une fabrication renvoie à des théories devenues obsolètes. En fait, si la qualité esthétique est largement indépendante des caractéristiques matérielles de l'objet, elle dépend au contraire pleinement de l'observateur, et dans un second temps du groupe dans lequel se situe l'observateur. L'attribution d'une même qualité à un même objet est même un signe de reconnaissance de première importance pour définir les frontières d'un groupe qui construit son identité autour de communes valeurs esthétiques.

L'extension de la fonction esthétique aux variantes de genèse présentées sous forme de fac-similés ou même reproduites dans des transcriptions relève d'une tendance à la panesthétisation de l'écriture des grands auteurs. C'est cette esthétisation préalable qui rend possible l'explication ultérieure, et dans une certaine mesure circulaire, de la qualité artistique de l'œuvre achevée par les aléas de son devenir matériel. Certes, pour l'auteur en train de rédiger une œuvre, la volonté de produire un effet esthétique, ne serait-ce qu'en respectant des normes, intervient dès le départ, et chaque phase d'écriture est éprouvée comme une forme d'achèvement, mais ce serait confondre la perspective de l'historien du texte avec celle de l'auteur que d'appliquer l'évaluation esthétique dès les phases préparatoires. En attribuant une qualité artistique aux variantes, on évacue subrepticement la discontinuité entre l'œuvre et les étapes préparatoires.

En même temps, la validité du récit historique est compromise. Le récit historique exclut en effet que l'on mette

au premier plan la qualité esthétique des documents sur lesquels il repose. Le récit du devenir d'un texte fondé sur la valorisation artistique d'éléments isolés (images, symboles) risquerait fort de perdre sa valeur historique propre et de virer à l'apologie, à l'épopée, à l'hagiographie. Le travail historiographique exige précisément que soit mise entre parenthèses la littérarité des documents utilisés. Ils ont la valeur de pièces d'archives qui peuvent être interrogées suivant des modalités bien précises, mais étrangères à toute axiologie<sup>17</sup>. Le traitement des archives n'implique aucune appréciation, mais une mise en scène et une domination du temps : « L'archive, recopiée à la main sur une page blanche, est un morceau de temps apprivoisé; plus tard on découpera les thèmes, on formulera des interprétations. Cela prend beaucoup de temps et parfois fait mal à l'épaule en tirillant le cou; mais avec lui du sens se découvre<sup>18</sup>. » Apprivoiser un temps lointain ou pour le moins révolu ne signifie nullement une identification avec ce temps. Au contraire, l'identification à l'archive est un des pièges les plus dangereux que tend une longue familiarité puisqu'elle efface la distinction entre la réflexion et son objet<sup>19</sup>.

Le généticien historien met son archive à l'écart, l'isolant d'un lot d'autres archives et la posant face à lui comme son objet. Il se ménage ainsi pour lui aussi une distance fondatrice, exprimant sa différence par rapport aux faits lacunaires qu'il range en une séquence. En recopiant, transcrivant, photocopiant des manuscrits, il les isole au sens physique du terme, change leur statut. Les traces sur lesquelles il travaille ne permettent pas davantage de reconstruction exhaustive qu'on ne peut reconstruire la vie quotidienne à Troie à partir du niveau 7a de la butte d'Hissarlik. Bien des papiers ont été perdus, bien des ébauches ou des étapes, fixées dans d'éphémères images mentales, n'ont jamais laissé de trace écrite. Le rôle dévolu à celui qui opère une reconstruction n'en est que plus décisif. Rien ne l'oblige à se ranger aux ordres anciens qui ont pu être opérés avant lui. Son travail implique plutôt qu'il s'écarte des scénarios déjà élaborés, des ordres déjà fixés. Michel de Certeau, dans ses réflexions sur les relations de l'historiographie et de l'écriture, insistait sur le fait que les

17. Au demeurant le terme consacré pour désigner les lieux de conservation de manuscrits, même littéraires, dans l'ensemble des pays germaniques, est le terme d'archives.

18. Arlette Farge, *le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, p. 26.

19. Le généticien n'a nullement à disparaître, à passer à l'intérieur de la rédaction, de l'autre côté de l'avant-texte. Mué en passe-muraille ou en machine à remonter le temps, il serait sinon en passe d'atteindre le degré zéro de l'herméneutique.

ordres préétablis ne sont plus la garantie d'une activité scientifique pour l'historien. L'historien «ne vise plus le paradis d'une histoire globale. Il en vient à circuler autour des rationalisations acquises. Il travaille dans les marges. À cet égard, il devient un rôdeur<sup>20</sup>». Fixant librement le jeu de la norme et de l'écart, il est en quête d'une singularité fuyante, d'une particularité idéale qui n'apparaît jamais que comme horizon régulateur de sa pratique.

Le traitement des archives — on évitera le terme de source seulement parce qu'il est devenu synonyme de la réduction d'une œuvre à des éléments constitutifs — met l'historien des textes en présence de pièces issues d'un autre horizon, lui permet d'observer dans sa mise en place l'inter-textualité. Les manuscrits d'un auteur intègrent généralement les éléments d'un fonds de documentation. L'histoire du texte tend à faire apparaître celui-ci comme une polyphonie, comme la résultante d'une pluralité de voix discernables seulement à travers le processus de leur fusion. Mais si le texte tend à se rapprocher d'un discours, l'histoire du texte tend à devenir elle-même une histoire des discours, que ceux-ci soient simplement tenus par un individu ou par un groupe. Soulevée au début de l'histoire moderne de la philologie par l'helléniste F. A. Wolf, la question homérique, celle de la pluralité des auteurs, de la polyphonie textuelle, n'en finit pas d'être posée sous des formes nouvelles.

## LA CONTRADICTION DE LA CONNAISSANCE ET DE LA VALEUR

L'analyse génétique d'un dossier manuscrit suppose qu'on le considère comme un objet scientifique. À ce titre, le choix du manuscrit étudié devrait être commandé principalement par le type d'hypothèses ou de questionnements scientifiques élaborés par l'observateur. Mais un manuscrit a aussi une autre valeur, complètement indépendante de l'intérêt qu'il peut présenter pour une recherche des modes d'écriture. C'est une valeur simplement marchande, voire boursière, car il est clair que des particuliers ou des institutions achètent des manuscrits avec un souci d'investissement à long

20. Michel de Certeau, *l'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 91. Voir aussi Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971; Michaël Werner, «Genèse et histoire. Quelques remarques sur la dimension historique de la démarche génétique», dans *Leçons d'écriture*, A. Grésillon et M. Werner (édit.), Paris, Minard, 1985, pp. 277-294. Le texte peut être identifié à ce qu'est un événement dans l'historiographie.

terme. Certes, l'augmentation de la valeur n'est pas considérable, mais elle est constante. Cette valeur dépend en premier lieu de la place occupée par le scripteur dans le panthéon littéraire ou plus généralement culturel. Lors de la vente de la bibliothèque du colonel Sickles organisée à Paris en novembre 1989<sup>21</sup>, on pouvait par exemple observer que si une lettre de Gustave Flaubert à Charles Baudelaire relative au Procès des *Fleurs du mal*<sup>22</sup> était estimée à 150 000 F, le manuscrit autographe d'un poème adressé par Sainte-Beuve à Alfred de Vigny<sup>23</sup> n'était évalué qu'à 8000 F. Les brouillons autographes de la comédie de Flaubert *le Candidat*<sup>24</sup> ou la copie en partie autographe des poèmes d'Edgar Poe par Mallarmé se situaient dans les évaluations à 170 000 et 200 000 F. Mais le manuscrit autographe d'*Aziyadé* de Pierre Loti<sup>25</sup> ne valait pas plus de 75 000 F. De nombreux critères se superposent, il est vrai, dans ces appréciations chiffrées. Le premier est de toute évidence une représentation implicite de la hiérarchie littéraire qui réduit le nombre des scripteurs dont les manuscrits ont vraiment de la valeur à un cénacle limité. Une comparaison s'impose avec la liste évolutive des auteurs retenus pour nourrir les morceaux choisis de l'enseignement secondaire.

Un second critère d'évaluation semble toutefois lié à la présence de variantes, de traces d'un travail d'écriture qui assure au futur propriétaire la possession de quelque chose que ne lui donnerait pas l'édition imprimée, un peu de la personnalité de l'auteur résumée dans les hésitations de sa plume, une participation fugace au geste de la création littéraire. Ainsi dans la vente des *Trésors de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*, le manuscrit de *Madame Gervaisais* de la main de Jules de Goncourt figure en fort bonne place, appréciation qui se justifie par l'état du manuscrit, qu'a complaisamment décrit l'expert responsable du catalogue :

Le manuscrit est *entièrement de la main de Jules de Goncourt*. C'est un *étonnant manuscrit de travail, surchargé de ratures et de corrections*, composé de quantité de fragments de diverses tailles, allant de la grande page au minuscule petit bout de papier, la plupart découpés et collés sur ces grandes feuilles, dont les marges se chargent souvent d'additions ou corrections nouvelles [...] Ce manuscrit est un véritable travail de mosaïque, où les esquisses de premier jet, et souvent anciennes, se mélangent à

21. Par les commissaires-priseurs Laurin, Guilloux, Buffetaud et Tailleur.

22. n° 331

23. n° 492

24. n° 338

25. n° 403

des mises au net, à nouveau retravaillées. La coexistence de ces fragments permet de constater que dans une première rédaction l'héroïne était nommée « Mme de — » ou « Mme », puis Mme de Villeneuve et Mme de Freuse; sa femme de chambre, Louise ou Thérèse, avant de s'appeler Honorine<sup>26</sup>.

La prise en compte des ratures dans l'évaluation des manuscrits traduit une amorce de scientification qui ne fait qu'augmenter la confusion entre hiérarchie conventionnelle et intérêt scientifique.

### LE CAS JEAN PAUL

Si l'étude d'un processus de genèse doit apporter une connaissance sur les mécanismes de la production écrite, celle-ci ne peut être prédéterminée par la place qu'occupe l'auteur dans la galerie des grands écrivains, et le choix des manuscrits étudiés, la définition de l'objet scientifique doit dépendre des questions que l'on souhaite poser. Les écrivains bien connus ne livrent pas moins de connaissances sur le fonctionnement de l'écriture, à condition que les questions posées à leurs manuscrits ne soient pas directement déterminées par le degré de reconnaissance dont ils jouissent. Jean Paul Richter est auteur de romans considérés comme faisant partie des textes les plus représentatifs de la période romantique. En même temps, il est l'artisan d'un spectaculaire système d'écriture, encore presque inexploré, et qui vise à mémoriser, à ordonner, à rendre à tout instant disponible pour quelque projet d'écriture que ce soit une masse encyclopédique d'informations, recueillies dans une sorte de condensé de bibliothèque à usage individuel.

De 1778 à 1823, Jean Paul n'a cessé de noter des extraits des livres qu'il lisait. En quarante-cinq ans de travail assidu, il a rassemblé ainsi cent dix volumes d'extraits. Notés sur des cahiers fabriqués de façon artisanale, ces extraits sont essentiellement disposés dans un ordre chronologique<sup>27</sup>, quoique corrigé par quelques tendances à une organisation thématique dès la collection de notes de lecture (histoire, géographie, idée de nature, nouveaux écrits littéraires, extraits de livres français). Le choix des ouvrages consultés par Jean Paul est extrêmement large et touche à des domaines spécialisés (médecine, droit, sciences). À l'origine de cette collection de

26. n° 346. Le manuscrit était évalué à 150 000 F. Les soulèvements figurent dans le catalogue.

27. Voir Götz Müller, *Jean Pauls Exzerpte*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1988. Manuscrits conservés à la Staatsbibliothek de Berlin.

notes se trouve l'idée d'un savoir universel auquel croyait encore le XVIII<sup>e</sup> siècle finissant. Étudiant misérable, incapable d'acquérir des livres, Jean Paul a été manifestement fasciné par l'idée de rassembler sa propre bibliothèque, de reconstituer pour lui-même le savoir universel. Dès le départ pourtant, il est clair qu'il ne s'intéresse guère aux contenus des connaissances qu'il accumule, mais à leurs aspects surprenants, aux images qu'elles recèlent. Les cahiers d'extraits littérisent le savoir. Souvent, on rencontre à la fin du cahier une liste bibliographique des ouvrages utilisés, et des numéros accompagnant ces listes permettent de repérer à l'intérieur du cahier des extraits correspondants. Des chiffres dont le sens n'a pas encore été pleinement décrypté situent les extraits dans un système de renvois.

Un registre des notes de lecture permettait de retrouver un fil directeur dans l'océan des extraits rassemblés<sup>28</sup>. Sous environ deux cents entrées, Jean Paul a rassemblé les notions ou les images selon lui fondamentales pour structurer l'ensemble des notes prises au cours de ses lectures. Il ne s'agit nullement des deux cents mots les plus courants de la langue allemande, mais bien de termes dont l'importance spécifique tient à la sémantique propre de Jean Paul. La lettre D comprend par exemple les entrées suivantes : *Dichter* (poète), *Dieb* (voleur), *doppelt* (double), *Dorf* (village), *durchsichtig* (transparent), *Dummheit* (stupidité). À la lettre U on trouvera : *Uhr* (heure), *unreif* (immature), *unsterblich* (immortel), *unbeweglich* (immobile), *unrein* (impur), *unterscheiden* (distinguer), *unterbrechen* (interrompre). Chacun des mots ainsi recensés par ordre alphabétique donne lieu à une liste de résumés d'extraits où Jean Paul a tenté de retirer la quintessence des matériaux rassemblés. Ces concepts centraux renvoient à vrai dire à des masses d'extraits assez disparates. La liste des résumés d'extraits correspondant à l'entrée « obscurité » (*Finsternis*) comprend 10 pages, mais 46 pages sont consacrées au « Prince » (*Fürst*), dont 35 à la seule opposition « prince » / « esclave ».

Cette disposition fondamentale des extraits est préparée ou enrichie par des registres complémentaires qui se sont constitués au fil des années. Ainsi on rencontre un « registre des registres » qui établit des listes de mots clefs, notamment des antonymes, sous des numéros d'ordre, un registre non

28. Winckelmann qui lui aussi n'a cessé de recopier des extraits des livres qu'il a lus, et était apparemment habité par un même désir de se constituer une bibliothèque privée, n'a pas cherché à indexer systématiquement ses notes. Voir André Tibal, *Inventaire des manuscrits de Winckelmann déposés à la Bibliothèque nationale*, Paris, 1911.

alphabétique qui renvoie à des cahiers en fonction de champs sémantiques: *Kaufmann, Geiz, Betrügerei* (commerce, cupidité, escroquerie); *Kleider, Mode, Eitelkeit, Stolz* (habits, mode, vanité, fierté), etc. Certains cahiers (*späteres besseres Buch, früheres schlechteres Buch*) recueillent des recherches de synonymes. Un épais cahier «*Geister*» donne d'importantes listes de synonymes ou de mots proches de termes fondamentaux pour Jean Paul. Il s'agit moins de champs sémantiques à proprement parler que d'espaces d'associations personnelles. Ce cahier semble avoir été suffisamment important dans l'économie du système jean-paulien pour qu'il en écrive successivement un brouillon, puis une copie au net. Un cahier intitulé «dictionnaire allemand» est plus particulièrement spécialisé dans les synonymes de verbes. Le verbe avoir autorise par exemple les associations suivantes: recevoir, se voir impartir, conserver, se vanter, se fier à, revendiquer, suffire, utiliser, donner. Un cahier étudie les combinaisons autorisées en allemand par le jeu des particules. Un cahier intitulé «*gemein-allgemein*» (général, universel) établit de longs développements sur le champ d'associations sémantiques de certains verbes (venir, échouer). Un «dictionnaire noble» est spécialisé dans les champs sémantiques liés aux termes positifs (la beauté, la joie, le repos, le commencement).

On peut dire en résumé que Jean Paul complète sa collecte de métaphores érudites par un travail multiforme de classement selon une lexicographie qui lui est toute personnelle.

Il existe d'autres formes d'exercices préparatoires à l'écriture, pourtant la base de tout l'édifice reste le système d'extraits, la bibliothèque personnelle réalisée et sans cesse sollicitée par l'écrivain Jean Paul. Les dossiers préparatoires à telle ou telle œuvre ne comprennent en revanche guère de plans détaillés. On y trouve d'une part des descriptifs de caractères qui semblent avoir été conçus avant toute vision d'ensemble d'une histoire. Ce poids des caractères pourrait expliquer une interpénétration des œuvres sensible jusqu'au niveau de la conception et pas seulement du fonds documentaire. Le texte en cours de croissance est ensuite parsemé de renvois aux cahiers d'extraits qui nourrissent les phrases jean-pauliennes et font, bien davantage que l'intrigue, la spécificité des romans. Certes, le système jean-paulien est pour une part en trompe-l'œil, dans la mesure où les modes de classement des extraits de lectures gardent une certaine imprécision, dans la mesure où le choix de telle ou telle image relève souvent autant d'une intuition ponctuelle que du recours systématique aux divers registres. Il n'empêche que ce système de gestion d'un fonds documentaire qui à tout le moins



rassure l'auteur sur l'acquis culturel et verbal dont il peut à tout moment disposer, est une condition préalable de l'activité d'écriture.

Les manuscrits de travail de Jean Paul ne sont pas seulement les témoignages de phases de rédaction, ils présentent en eux-mêmes l'intérêt majeur d'éclairer un moment trop négligé du processus d'écriture, celui de la mémorisation des textes disponibles et de l'organisation de cette mémoire. En dominant la contradiction de la valeur et de la connaissance à laquelle elle est confrontée, l'analyse des manuscrits modernes pourrait ouvrir la voie à des domaines centraux pour la compréhension des interactions entre écriture et culture.

## LA CONTRADICTION ENTRE LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

Les études littéraires répondent à des déterminations nationales. Non seulement les objets varient, et la place qu'ils occupent dans une hiérarchie implicite, mais l'idée même de ce que peut être l'étude d'un texte littéraire apparaît fort différente selon les contextes nationaux. Cette différenciation ne signifie nullement que chaque culture soit fermée sur son paradigme national. Encore la compréhension des interactions exige-t-elle que l'on perçoive la spécificité des perspectives mises en relation. Les études littéraires en France depuis la Révolution ne se prêtent que de très mauvais gré aux analyses rétrospectives, aux bilans historiques, dans lesquelles elles redoutent apparemment l'introduction d'une relativisation herméneutique. Le socle sur lequel elles se sont édifiées au XIX<sup>e</sup> siècle avait été défini notamment par les cours de Belles-Lettres de l'Abbé Batteux et de Laharpe<sup>29</sup>. Ce qui frappe à la lecture des manuels qui ont été tirés au XIX<sup>e</sup> siècle de ces modèles prestigieux, c'est leur caractère normatif. Afin de maintenir le sens du «goût», on invite les auditeurs du cours de littérature à s'exercer à imiter les modèles des différents genres. Pour les aider à devenir eux-mêmes des écrivains ou des rhéteurs, il faut leur fournir les règles, énumérer la liste des normes auxquelles ils auront à se plier. Cette analyse poussée des normes auxquelles s'est soumis un auteur canonique remplace dans une certaine mesure l'imitation proprement dite. La recherche d'une normativité à défaut d'imitation se

29. Nous ne souhaitons pas ici simplifier abusivement l'histoire des méthodes d'approche des textes durant le XIX<sup>e</sup> siècle — il est clair que l'héritage de Taine n'est pas celui de l'Abbé Batteux —, mais rappeler l'un des fils conducteurs.

retrouve dans l'explication de texte et pénètre plus généralement les principes de la théorie littéraire. Le moment de l'imitation virtuelle ne semble pas absent des analyses de figures rhétoriques ou de la poétologie.

La conception germanique mais aussi italienne des études littéraires répond à des exigences radicalement différentes. Il n'est nullement question de faire déboucher l'analyse des textes sur une production autonome, d'inciter à l'imitation ou du moins à l'acquisition des normes qui permettraient en dehors de toute contingence temporelle une imitation. L'objet principal est, disions-nous, la restitution du texte, ce qui exige la collation des manuscrits, l'élaboration d'un système de présentation des variantes, mais aussi la prise en compte de toute la tradition culturelle qui sépare le lecteur du texte, c'est-à-dire une réflexion herméneutique. En Allemagne, les études littéraires résultent d'une transposition de la philologie antique à la littérature médiévale qui s'est dessinée dès le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>. La place centrale de la philologie éditoriale n'implique toutefois nullement que l'ensemble des recherches y soient assujetties, mais elle a surtout la fonction d'horizon régulateur, d'ultime niveau de légitimation. Premier pays d'accueil des érudits grecs réfugiés, l'Italie dispose d'une tradition de critique philologique des textes de l'Antiquité classique depuis le XV<sup>e</sup> siècle et le fait que Dante, poète national, soit encore inscrit dans le Moyen Âge, directement lié à l'« Antiquité moderne » qu'est pour les cultures européennes leur tradition médiévale, explique certainement le développement très précoce d'une réflexion sur les manuscrits modernes<sup>31</sup>.

Les études littéraires ne peuvent se targuer de satisfaire aucun besoin immédiat, il importe, pour tenter de comprendre leur fonction exacte à un moment précis, de tenir compte moins du discours qu'elle tiennent sur elles-mêmes que de la place qu'elles occupent dans le système de pensée contemporain. En Allemagne, un évident parallélisme est à noter entre la réflexion sur l'origine des traditions textuelles et la réflexion sur l'origine des langues. La grammaire comparée des langues indo-européennes et la philologie éditoriale

30. Voir W. Vosskamp et J. Fohrmann (édit.), *Von der gelehrten zur disziplinären Gesellschaft*, Stuttgart, Metzler, 1987. *Deutsche Vierteljahrsschrift*, 61, numéro spécial. Voir aussi, des mêmes éditeurs, *Wissenschaft und Nation. Zur Entstehungsgeschichte der deutschen Literaturwissenschaft*, München, Wilhelm Fink, 1991.

31. « una questione d'amor proprio nazionale che il testo del poema venga condotto a quel maggior grado di perfezione che oggi si può » (M. Barbi, *la Nuova Filologia e l'edizione dei nostri scrittori da Dante al Manzoni*, Firenze, 1977 (1938), p. 43).

correspondent à un même schéma intellectuel. La philologie moderne s'applique à maîtriser les origines (des textes ou des langues). Cette conquête des origines, que l'on pourrait qualifier de romantique, est un enjeu de pouvoir.

L'écrit de Herder sur l'origine du langage<sup>32</sup> fait de celui-ci la conséquence d'une insuffisance congénitale de l'homme qui, contrairement aux représentants du monde animal, a besoin du groupe pour assurer sa simple survie et se doit donc de communiquer avec les autres membres de sa tribu. La communication linguistique, dont l'origine n'est pas à chercher dans la structure singulière d'une raison mais dans l'intersubjectivité, est la transformation en force d'une faiblesse. Le langage draine en lui les préjugés, les expériences, les espoirs des innombrables générations qui ont participé à sa constitution<sup>33</sup>. Chacun possède virtuellement le trésor de la langue dans sa totalité et l'enrichit par l'usage qu'il en fait. Mais les déterminismes du climat, les particularités des individus, les usages singuliers faits des langues originelles trop abondantes en synonymes, ont entraîné la création d'une pluralité de langues qui sont autant de modes d'être des nations. Leur juxtaposition recouvre le globe terrestre, mais elles ne sont pas homogènes, leurs différences sont à l'origine de guerres, de conflits entre des visions du monde inconciliables. Véritables organismes ethniques, les langues n'ont pas non plus le même âge, la même jeunesse, la même vigueur créatrice.

La détermination des origines linguistiques nationales dans le concert des peuples n'irait-elle pas jusqu'à légitimer la validité des textes qui s'écrivent maintenant? C'est l'extraordinaire ambition des *Discours à la nation allemande* de Fichte que de justifier la pertinence des textes écrits au nom de l'idéalisme transcendantal par les origines mêmes de la langue dans laquelle ils sont rédigés. Contrairement à la langue morte et privée d'énergie qu'est devenue le français, l'allemand, qui a toujours été le signe premier de reconnaissance du groupe, conserve une vie primitive qui le rend plus apte à la spéculation philosophique et à l'expression du vrai. Harangues de circonstance produites dans les conditions bien particulières

32. Herder, *Abhandlung über den Ursprung der Sprache* (1772), Hamburg, Felix Meiner, 1960 (traduction par Pierre Pénisson, Paris, Aubier, 1978).

33. «*Der Mensch ist in seiner Bestimmung ein Geschöpf der Herde, der Gesellschaft: die Fortbildung einer Sprach wird ihm also natürlich, wesentlich, notwendig.*» [L'homme est dans sa destination une créature du troupeau, une créature sociale: le perfectionnement d'un langage est donc pour lui naturel, essentiel, nécessaire] *Ibid.*, p. 67.

de l'invasion napoléonienne, les *Discours à la nation allemande* n'en associent pas moins l'appropriation des origines, de la langue et des textes à une revendication de pouvoir national. Une démarche qui, sous une forme plus scientifique, devient paradigmatique dans les études littéraires de tous les pays d'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle, chacun mesurant l'authenticité de sa tradition en fonction du degré d'éloignement d'une origine linguistique. Le modèle fichtéen fait d'autre part apparaître un évident volontarisme dans la détermination des origines : le texte sous le texte, ou la langue originelle sous les textes, sont reconstruits à partir du même présent qui est déduit de leur lointaine autorité.

L'une des premières pénétrations de la philologie allemande en France est certainement liée au souci de revendiquer à son tour, suivant le modèle allemand, la maîtrise des origines. C'est de façon caractéristique à l'époque de Claude Fauriel<sup>34</sup> qu'on se met à rechercher dans les vieux manuscrits français et provençaux un substrat de la littérature européenne à opposer aux recherches allemandes sur ses propres textes médiévaux. La recherche des origines présente aussi l'avantage d'offrir un cadre scientifique à des études qui en étaient privées. Le recours à la philologie allemande accompagne en général un souci de nouvelle scientificité. Victor Cousin dans le cas des *Pensées* de Pascal, Paul Meyer et Gaston Paris, Gustave Lanson sont habités par le désir de fonder scientifiquement les études littéraires en favorisant l'analyse des devenir textuels. Une prosopographie des premiers éditeurs des grands textes de la littérature française, de ceux qui ont établi la référence indispensable à tout métadiscours ultérieur, ferait apparaître un souci particulier de la référence allemande.

La fortune des études génétiques est ainsi fondée sur leur double appartenance aux « Belles-Lettres » et à la philologie. Dans un contexte international, la critique génétique sera perçue comme un apport à la philologie éditoriale. Dans un contexte français, elle insistera sur le gain heuristique à passer au-delà du miroir du texte. Mais cette double orientation ne va pas sans une certaine ambiguïté. La tradition philologique de la discipline n'est pas pleinement assumée, ni même explorée. Les plus fermes bastions d'une approche rhétorique de la littérature n'en restent pas pour autant largement ouverts aux interprétations des manuscrits de travail. L'émergence d'un nouvel intérêt pour les manuscrits

34. Biographie intellectuelle de Fauriel par J. B. Galey, *Claude Fauriel 1772-1843*, Saint-Étienne, 1909.

fournit pourtant l'occasion unique de resituer les prémisses des études littéraires françaises dans un contexte plurinationnel et en particulier dans une relation occultée à l'Allemagne<sup>35</sup>.

La critique génétique est une nouvelle philologie qui ne parvient plus vraiment à s'ignorer. Elle fait renaître le vieux rêve d'une science englobante où se rencontreraient la linguistique, l'herméneutique et l'histoire dans une mise en perspective diachronique des textes qui serait un mode d'accès à leurs cultures de référence. Le retour de ce rêve intermittent, toujours programmatique et donc jamais complètement réalisé, source d'innombrables différenciations disciplinaires, reste toutefois obscurci par des traditions antagoniques: l'instance du goût esthétique, la prévalence des modèles d'analyse structuraux, le rejet de l'histoire, la hiérarchisation des objets d'étude en fonction d'une valeur non légitimée. Les études littéraires ont souvent évolué au cours des deux derniers siècles en rejetant hors d'elles les tendances (de la linguistique à l'histoire) dont la scientificité échappait à la simple rhétorique. Le retour de la philologie ramène les deux disciplines expulsées dans le giron commun, mais leur retour demeure clandestin. Or, les novations scientifiques que l'on peut attendre de la critique génétique résident non dans un postulat d'originalité absolue, mais dans une théorisation des points de friction entre traditions contradictoires. Celle-ci suffirait à ouvrir de nouveaux champs de recherche et à faire resurgir des questions que le programme philologique initial n'avait su résoudre et qui peuvent être reprises, maintenant, avec de nouveaux outils intellectuels. Ce ne serait pas enfin le moindre mérite d'une épistémalyse que de faire sortir la relation entre les études littéraires de la France et les principaux pays étrangers d'une situation où alternent, sur fond d'interdépendances occultées, l'incommunicabilité et l'engouement pour l'exotisme.

35. Bernard Cerquiglini et H. U. Gumbrecht (édit.), *Der Diskurs der Literatur — und Sprachhistorie. Wissenschaftsgeschichte als Innovationsvorgabe*, Frankfurt a. M., 1983.